

BULLETIN SALESIIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes. (S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes. (S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle. (LÉON XIII)

SIÈGE: Nice, Place d'Armes, 1 - Marseille, Rue des Romains, 9 - Lille, 288 R. Notre-Dame Rue Boyer, 28, Ménilmontant, Paris.

SOMMAIRE — La fête de S. François de Sales — Trois pensées de D. Bosco développées par un prêtre Salésien aux Coopérateurs et Coopératrices — Lettres de la Patagonie — Dix mille pour un — A propos du Jubilé, excellente idée — Coopérateurs défunts pendant l'année 1885.

LA FÊTE DE S. FRANÇOIS DE SALES.

D'Amérique, de France, d'Espagne et de toutes les parties de l'Italie nous arrivent d'excellentes nouvelles du pieux empressement avec lequel les Coopérateurs Salésiens ont célébré cette fête, et assisté à la Conférence. A Bordighera présidait Mgr. Thomas, Evêque de Vintimille, des Marquis Reggio; à la Spezia Mgr. Rossi, des Frères Prêcheurs, Evêque du diocèse, faisait entendre pendant trois jours sa voix éloquent; à Nice S. G. Mgr. Balain, par un discours qui partait du cœur, émut tout son auditoire. A Rome, dans l'église du Sacré-Cœur, dont les nefs latérales sont presque terminées, Mgr. Rosaz, Evêque de Suse, célébra la sainte Messe à la première heure; la Messe de communion générale fut célébrée par S. E. le Cardinal Schiaffino. Mgr. Grimaldi fit le panégyrique du Saint, et S. E. le Cardinal Parocchi, Vicaire de Sa Sainteté, donna la bénédiction. En beaucoup d'autres lieux, d'illustres prélats ont bien voulu s'unir aux Salésiens pour cé-

lébrer la charité de Jésus-Christ, personnifiée dans notre saint Patron.

Dans l'église de Marie-Auxiliatrice, à Turin, l'Eminentissime Cardinal-Archevêque Alimonda assista pontificalement à la messe solennelle, et, après les Vêpres, Mgr. Riccardi, Evêque d'Ivrée, fit entendre des accents dignes du grand Evêque de Genève. Il dit qu'il y a quelque chose de plus glorieux que de mettre des armées en déroute et de remporter des victoires, eût-on la valeur de Napoléon 1^{er}; quelque chose de plus grand que d'écrire des poèmes immortels, fussent-ils ceux d'Homère ou de Dante Alighieri; quelque chose de plus beau que de savoir tirer du bronze ou du marbre des statues divines, fussent-elles signées Phidias ou Michel-Ange. Cette chose, ajouta-t-il, en déployant magistralement sous les yeux de ses auditeurs la trame splendide de la vie de S. François, c'est *d'aimer Dieu et de le faire aimer*. De même qu'il n'y a ici-bas de pire malheur que l'ignorance de Dieu, ainsi il n'est au monde félicité comparable à celle de connaître Dieu et de le faire connaître, l'aimer et le faire aimer. S. E. le Cardinal clôtura cette fête splendide en donnant à la nombreuse assemblée la bénédiction du Très-Saint Sacrement.

Cette solennité avait été précédée et fut suivie à Turin de deux autres belles fêtes. Le 9 février, dans l'église primitive de Dom Bosco, dédiée à S. François de Sales, ornée

avec une pompe extraordinaire, se pressaient en foule les enfants externes de l'oratoire des jours de fêtes, parmi lesquels environ trois cents s'approchèrent de la table sainte. Les saintes cérémonies étaient accompagnées par une musique de choix; la présence de S. G. Mgr. Bertagna, Evêque auxiliaire de Turin, donnait à la fête un éclat inaccoutumé; et enfin une collation, des jeux et divertissements divers mettaient le comble à la joie de ces braves enfants du peuple.

Le 28 janvier avait lieu la Conférence des Coopérateurs et Coopératrices, dans l'église de S. Jean l'Evangeliste. Malgré la neige tombée et le temps pluvieux, le nombre des assistants fut considérable. Dom Bosco présidait et l'un de ses prêtres prononça le discours suivant :

TROIS PENSÉES DE D. BOSCO

Développées par un prêtre Salésien aux Coopérateurs et Coopératrices dans la conférence tenue à Turin le 28 janvier.

CHERS COOPÉRATEURS ET COOPÉRATRICES,

C'était notre désir à tous que notre cher Père D. Bosco fit entendre lui-même aujourd'hui sa voix du haut de cette chaire.

Le désir était aussi le sien, et jusqu'au dernier moment il avait conservé l'espérance de répondre à notre attente; mais notre bon père est obligé désormais de ne plus compter seulement sur sa bonne volonté, mais encore de tenir compte des années, des incommodités qu'elle apporte avec elles, et même de la volonté de ses enfants qui, prenant en considération les recommandations des médecins, font tout leur possible pour diminuer ses fatigues. Veuillez donc me permettre de vous parler aujourd'hui en son nom.

Pour que vous ne perdiez pas entièrement le fruit qu'aurait certainement produit dans vos cœurs sa parole efficace, je vous exposerai les pensées qu'il comptait vous développer lui-même en cette circonstance, et qu'il m'a confiées. Elles sont au nombre de trois principales: — 1°. Quelques effets consolants des œuvres salésiennes soutenues par votre charité; 2° la nécessité de continuer et d'accroître ces mêmes effets au moyen d'autres œuvres importantes; et 3° les moyens à employer pour obtenir ce résultat. La première de ces pensées vous fera connaître l'emploi qui a été fait du produit de votre charité; la seconde donnera un nouveau stimulant à votre zèle, et la troisième vous montrera comment vous pouvez être de vrais Coopérateurs et Coopératrices.

Daigne le Seigneur m'assister de sa divine grâce et vous, mes frères, prêtez-moi votre bienveillante attention.

I.

Quelques effets consolants des Œuvres Salésiennes.

Pour développer cette première pensée, il me suffirait de vous exposer le contenu de la lettre adressée dernièrement par Dom Bosco aux Coopérateurs et Coopératrices. Mais comme vous l'avez déjà lue, afin de ne pas répéter des choses que vous connaissez, je me bornerai à vous signaler un fait et à en déduire les conséquences naturelles.

Après avoir étudié les divers rapports reçus l'année dernière des maisons salésiennes fondées en Europe et en Amérique, et en avoir réuni les chiffres, il en résulte que deux cent mille enfants ou jeunes gens des deux sexes se trouvent présentement sous la direction des Salésiens et des Sœurs de Marie Auxiliatrice, c'est-à-dire de Dom Bosco. Deux cent mille âmes, dans la fleur de l'âge, sont éloignées des voies de la perdition, placées sur le chemin de la vertu, armées pour le combat contre les passions humaines, prémunies contre les périls de la vie, et les ennemis de leur innocence; en résumé conservées ou raménées à Dieu! Que Dieu, premier auteur de toute ce bien, en soit béni! Une partie de cette jeunesse des deux sexes reçoit cet insigne bienfait dans nos collèges et nos hospices, où elle est recueillie, vêtue et entretenue; une autre partie le reçoit dans les écoles, dans les ateliers; une autre encore dans les catéchismes et les associations pieuses, et une autre enfin à domicile.

Voilà donc un effet consolant des œuvres salésiennes dans le présent; effet non seulement durable, mais destiné à aller toujours croissant et se multipliant. C'est une vérité bien simple, ces deux cent mille enfants élevés, instruits chrétiennement, formés à la vertu, comme je l'ai dit, produiront eux-mêmes ce grand bien. En croissant en âge, ils communiqueront à d'autres la bonne éducation qu'ils ont reçue; ils conserveront la foi et les bonnes mœurs dans leurs maisons. En fondant des familles, ils élèveront leurs enfants dans la sainte crainte de Dieu; lorsqu'ils occuperont une position dans la société, ils posséderont une instruction suffisante, à l'aide de laquelle ils sauront découvrir l'erreur et la réfuter; ils pourront défendre la religion et la faire estimer. Formés à la pratique de la vertu et élevés dans les principes d'une saine morale, ils auront le vice en horreur, ils aimeront la justice, ils apporteront et maintiendront la paix et la concorde dans la société civile. En un mot, ils seront par la parole et par l'exemple, une lumière vivante et un modèle pour leurs concitoyens; ils se feront l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le soutien des faibles, la consolation des affligés, les protecteurs des opprimés, les pères des pauvres. Et qui pourrait dire combien de personnes seront ainsi, par eux, rendues ou conservées à une vie sage et vertueuse, à l'amitié de Dieu?

En outre de ce bien positif, il est un autre

bien négatif, mais aussi très-désirable, que produira encore dans le monde cette nombreuse phalange de deux cent mille jeunes gens auxquels, de façon ou d'autre, nous avons à donner nos soins : ce bien dont je veux parler, c'est la cessation d'un grand nombre de maux dans la société, la diminution des scandales, des injustices, des querelles et des crimes de tous genres.

L'expérience prouve, en effet, que toujours, mais plus particulièrement à notre époque, les enfants dont l'éducation a été négligée, qui ont grandi dans l'ignorance religieuse, sans apprendre un art ou un métier pour pouvoir subvenir à leurs besoins, finissent par devenir le tourment de leurs parents, le deshonneur de leur famille, une cause de perturbation dans la société, des sujets sur lesquels la police doit avoir constamment les yeux, des recrues toujours prêtes pour le communisme, et enfin des habitués des prisons. Or, tels ne seront pas, je veux l'espérer, ces milliers d'enfants aujourd'hui sous la direction des Salésiens, parce qu'ils reçoivent l'instruction et l'éducation, qu'ils sont pourvus de tout ce qui leur est nécessaire pour l'âme et pour le corps, pour la jeunesse et pour l'âge mûr, pour la prospérité comme pour l'adversité. Par conséquent, combien de peines, de douleurs, combien de larmes de moins pour les pères et les mères ! Et si tant de maux sont détournés de la société, combien aussi de tourments et d'ennuis de tous genres seront épargnés aux magistrats de tous ordres ! Tout cela est un bien négatif, mais cependant il est assez grand et digne de la plus sérieuse considération.

Mais continuons à examiner les autres effets qui découlent de la bonne éducation de ces deux cent mille enfants. Des chrétiens, des personnes de piété comme vous l'êtes, seront certainement heureux de penser que deux cent mille enfants sont conservés ou tout à la fois reconduits et aidés à marcher désormais dans l'amitié de Dieu. L'innocence, la grâce, la beauté surnaturelle, la piété de ces enfants, et leurs cantiques même, nous donnent quelque idée de cette armée de 144 mille personnes qu'avait vu dans le ciel l'Apôtre S. Jean, habitant encore son corps mortel, comme il nous la décrit lui-même dans son Apocalypse. Ils portaient écrit sur leurs fronts le nom de Jésus-Christ et celui de son Père. Et nos deux cent mille enfants, au milieu d'une si grande ignorance religieuse, au milieu de l'incrédulité dominante, ont le bonheur de connaître Jésus-Christ notre divin Sauveur et son Père qui nous l'a envoyé. Ces 144 mille bienheureux chantaient devant le trône de Dieu comme un cantique nouveau, que personne en dehors d'eux ne pouvait apprendre ; nos enfants font aussi résonner les voutes sacrées de leurs suaves cantiques, que l'on peut aussi appeler nouveaux et que d'autres ne peuvent guère répéter, car aujourd'hui, en règle générale, les voix des jeunes gens et des adultes ne se font pas entendre dans les églises, mais ce sont les théâtres et les cabarets qui retentissent de chants profanes, deshonnêtes et obscènes ; ils chantent, mais ce n'est pas devant le trône de Dieu, c'est devant les maisons de scandale, dans

les rues et les places publiques. Ces cent quarante quatre mille étaient vierges, les prémices de Dieu et de l'Agneau qu'ils suivaient et entouraient comme sa garde d'honneur. Et parmi nos deux cent mille enfants de nations diverses, combien ont encore conservé la robe d'innocence et les lys sans tache de la sainte pureté ! Combien d'entre eux font une couronne au divin Agneau Jésus, tantôt à la table des Anges, tantôt en adoration devant les autels, où il réside sous les espèces sacramentelles ! Combien encore ont offert au Seigneur les premiers fruits de leur vie spirituelle et sont devenus dès lors les prémices offertes à Dieu et à son Fils, *Primitiae Deo et Agno* ! Enfin ces cent quarante quatre mille de l'Apocalypse furent trouvés purs de toute tache ; et des milliers de jeunes gens et de jeunes filles, qui sont actuellement sous notre direction, ou ont conservé leur innocence, ou ont au moins lavé et purifié leurs robes dans le sang de l'Agneau : *Laverunt stolas suas et dealbaverunt eas in Sanguine Agni*. Voici donc, chers Coopérateurs et Coopératrices, une armée d'enfants qui, dès à présent, offre un spectacle agréable à Dieu, aux Anges et aux hommes, et vous comprenez de mieux en mieux, par conséquent, combien grand est l'effet de votre charité.

Mais ces troupes choisies d'enfants produisent encore d'autres biens : ce sont les actes de vertus qu'ils apprennent à exercer parmi les scandales du monde, au moment même où les passions s'élèvent plus furieuses contre eux, et toute la gloire en revient à Dieu. La sainteté de Noë et de ses fils au milieu de la corruption qui, dès les premiers siècles du monde, avait envahi le genre humain, fut tellement agréable au Seigneur, qu'il les en récompensa en les sauvant dans l'arche guidée et protégée par sa toute puissante main. Or, quel honneur ne rendra pas à Dieu la vie honnête et pure de toute cette jeunesse remplie d'une sainte ardeur, dans un siècle aussi corrompu et corrupteur que l'est le nôtre ? Dieu se trouva grandement glorifié par la victoire que remportèrent Joseph le chaste et la chaste Suzanne sur les suggestions des pervers, et il récompensa le premier en le plaçant à la tête de l'Egypte comme vice-roi, la seconde en l'arrachant miraculeusement à une mort ignominieuse ; et maintenant quelle gloire ne rendront pas à Dieu les victoires spirituelles si souvent répétées de tant de jeunes gens, de tant de jeunes filles, disposés à perdre la vie plutôt que d'offenser Dieu par une action capable de blesser l'honnêteté ? La piété et le courage des trois enfants hébreux plut tellement à Dieu lorsque, malgré le scandaleux exemple d'un peuple immense et les menaces d'un roi tout-puissant, ils refusèrent de plier les genoux devant la statue de Nabuchodonosor et de rendre un hommage d'adoration à des créatures, qu'il opéra pour les défendre un prodige inouï, ordonnant que les flammes d'une fournaise ardente devinssent pour eux comme une brise rafraîchissante ; qui pourra dire de quel prix sont à ses yeux la fidélité et l'intrépidité de tant de jeunes gens des deux sexes, qui, foulant aux pieds tout respect humain, bra-

vant les injures et les sarcasmes, osent se montrer ouvertement religieux et dévots? Le grand docteur S. Bernard a écrit qu'il y a un martyr non moins digne d'admiration et de louange que celui qui consiste à sacrifier sa vie sur les bûchers ou à périr par le glaive, ce martyr c'est la *chasteté dans la jeunesse*; combien donc parmi ces deux cent mille enfants n'y a-t-il pas de petits martyrs, s'offrant chaque jour comme des victimes immaculées sur l'autel de la chasteté, faisant monter vers le Ciel un parfum des plus agréables au Très-Haut! Dieu peut dire: — Il est vrai que beaucoup de chrétiens et de chrétiennes me deshonoreraient en foulant ma loi aux pieds, comme si elle était pour eux d'une pratique impossible; mais ces troupes d'anges dans la chair me justifient devant les saints du ciel et les habitants de la terre, en montrant par des faits que mon joug est suave et mon fardeau léger; ils obligent en même temps le grand et le petit à s'écrier: Si ceux-ci et celles-là peuvent vivre purs et chastes, pourquoi ne le pourrais-je pas moi aussi? C'est ainsi que s'accomplit ce qu'a dit le royal Prophète: « Vous tirez des louanges de la bouche des enfants et de ceux qui sont encore à la mamelle, pour confondre vos ennemis: *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem propter inimicos tuos* (1).

Pour que vous soyez persuadés de plus en plus de l'importance de votre charité, exercée spécialement au profit de la jeunesse pauvre, ajoutons encore une considération. Bien que les divines Ecritures, l'histoire et l'expérience démontrent que la jeunesse mal élevée est également méchante dans l'âge mûr, et que les vieillards pervers portent au tombeau les vices de leur jeunesse et font une fin mauvaise, toutefois je veux vous accorder que les deux cent mille garçons et filles, dont nous parlons, n'eussent point été perdus et damnés, dans le cas où ils n'eussent point été recueillis et n'eussent point été l'objet des soins des Salésiens ou des Religieuses; mais cela supposé, personne d'entre vous, avec l'expérience que vous avez du monde et de ses dangers, n'aura de peine à admettre qu'au moins un grand nombre d'entre eux, s'ils n'avaient pas reçu le bienfait de la bonne éducation qu'ils ont chez nous, auraient commis un grand nombre de péchés peut-être mortels; péchés qu'au contraire ils n'ont pas commis, ne commettent pas et ne commettront plus. Or, que veux-je dire par là? Je veux exprimer une vérité qui frappe vivement l'imagination, signaler un effet que nous devons ardemment désirer, qui doit exciter grandement votre charité et enflammer de plus en plus votre zèle. Lorsqu'un péché mortel est commis, si l'enfer n'existait pas encore, il devrait être créé à l'instant même par la divine Justice pour le punir éternellement. Eh bien, savez-vous ce que fait celui qui contribue à faire éviter un péché? Il fait une œuvre dont l'effet équivaut à l'extinction d'un enfer d'éternelle durée, et cette œuvre il la répète autant de fois que, de près ou de loin, il

empêche qu'une créature raisonnable commette une offense grave contre Dieu. C'est une des considérations qui faisait dire au grand S. Ignace de Loyola: — Si le choix m'était donné, j'aimerais mieux vivre dans l'incertitude de mon bonheur éternel, à la condition de pouvoir servir Dieu et travailler au salut des âmes, que de mourir maintenant avec la certitude de mon salut. — S'il en est ainsi, ce dont il n'y a pas à douter, qui ne voit quel bien font les Coopérateurs et les Coopératrices par leur charité envers tant de milliers d'enfants? Ceux-ci, instruits dès l'enfance dans la religion, arrachés aux dangers ou prémunis contre eux, dirigés et affermis dans la pratique de la vertu, combien de péchés éviteront-ils dans le monde et combien d'autres encore n'empêcheront-ils pas leur prochain de commettre? Et à qui est dû un si grand bien, un effet aussi bienfaisant? A vous en grande partie, chers bienfaiteurs et bienfaitrices des Salésiens. Et quelle sera votre récompense? Ah! Si quelqu'un d'entre nous avait réussi à empêcher ou à éteindre un incendie qui eût dû détruire la ville que nous habitons, celui-là serait acclamé comme le sauveur de la patrie, le bienfaiteur de l'humanité, et ses concitoyens lui décrèteraient sans doute un monument impérissable. Eh bien, votre charité n'eût-elle empêché qu'un seul péché mortel, vous vous êtes ainsi opposés à la création d'un incendie éternel. Prenez donc courage, votre récompense est assurée. Les habitants du paradis, le Roi du ciel et de la terre, les anges et les saints ont applaudi à vos œuvres, et vous préparent un monument qui ne craindra ni les intempéries, ni la poussière, ni la dynamite, et demeurera éternellement pour votre gloire et votre honneur. C'est Dieu qui l'a dit, et sa parole est infaillible: *Celui qui ramènera un pécheur de l'égarement de sa voie sauvera son âme de la mort, et couvrira une multitude de péchés* (1); ce qui revient à dire avec saint Augustin: *Vous avez sauvé une âme, vous avez assuré la prédestination de la vôtre.*

II.

Nécessité de continuer et d'accroître ces effets, au moyen d'autres œuvres importantes.

Vous avez passé en revue quelques uns des effets de votre charité, chers Coopérateurs et Coopératrices, vous avez appris comment ont été employées les aumônes dont vous vous êtes montrés généreux, par le passé, envers Dom Bosco et ses enfants. Mais si d'une part les considérations que nous avons faites ensemble sont bien capables de vous rendre heureux de vos sacrifices passés, elles doivent être, en outre, un puissant stimulant pour vous engager à en maintenir les effets et à les accroître dans l'avenir. C'est la seconde pensée de Dom Bosco que j'ai à vous développer.

Au milieu d'une incrédule et générale, d'une si grande corruption de mœurs, parmi tant d'artifices et d'embûches de la secte ennemie de Jé-

(1) Psalm. viii, 2.

(1) Lettre de s. Jacques, chap. v, 20.

sus-Christ, laquelle, par des livres remplis de doctrines pestilentielles, par des écoles sans Dieu, par des théâtres sans pudeur, par des divertissements sataniques, cherche par tous les moyens à arracher la jeunesse des bras de l'Eglise, que sont entre nos mains deux cent mille enfants? N'y en a-t-il pas des centaines de mille et même des millions d'autres toujours abandonnés et exposés au péril, parcourant à grands pas la voie de la perdition. Il faudrait pouvoir ouvrir au moins une maison salésienne, un hospice, un oratoire des jours de fêtes dans cent villes d'Italie, puis dans beaucoup d'autres villes des autres nations, où nous sommes appelés avec les plus chaudes instances. Alors les deux cent mille deviendraient promptement cinq cent mille; puis un million et plusieurs millions. Alors quels heureux résultats! Quel bien pour l'Eglise et la société civile! Quelle joie pour le Ciel et pour la terre!

On réclame tout particulièrement une de ces maisons à Rome. Malgré la bienfaisance du Vicaire de Jésus-Christ, malgré la charité toujours prévoyante, toujours industrielle, toujours généreuse du Pontife régnant Léon XIII, il y a cependant dans cette ville des milliers d'enfants exposés au risque de perdre la foi et les bonnes mœurs; des milliers de jeunes gens entourés des pièges des protestants, et qui, sans les précautions nécessaires, deviendront de mauvais chrétiens et de pires citoyens. Les ennemis de l'Eglise se sont donné la main pour corrompre la population de Rome. Il y a plus de trois siècles et demi que les protestants s'écrient que la Rome des Papes est la Babylone décrite par l'apôtre S. Jean, remplie d'erreurs et de vices, mais ils furent toujours convaincus de mensonge, et la calomnie leur a été retournée à leur grande honte et mépris. Mais à présent que d'autres maîtres commandent en cette ville, messieurs les hérétiques ont ouvert leur cœur à l'espérance d'en faire vraiment une Babylone, l'ennemie du Pape et le deshonneur des nations chrétiennes. Pour réussir dans leur satanique projet, ils s'attaquent précisément à la jeunesse la plus malheureuse, la plus pauvre, la plus abandonnée, parce qu'elle est plus facile à séduire, de même que les jeunes agneaux sont plus sujets à être pris et dévorés par les loups. Rome nous présente aujourd'hui le spectacle douloureux décrit dans l'office divin de la fête de S. Polycarpe, Evêque de Smyrne et martyr (26 janvier). Le disciple des Apôtres était allé à Rome pour traiter de choses importantes avec le Pape S. Anicet, alors que s'y trouvait aussi un certain Marcion, l'hérétique bien connu, venu du dehors et qui avait déjà perverti un assez grand nombre de catholiques. Le saint, ayant eu le bonheur d'avoir été à l'école de S. Jean l'Evangéliste, jouissait d'une grande autorité auprès des fidèles et, par l'efficacité de sa parole, il réussit à ramener dans le sein de l'Eglise un grand nombre de ceux qui avaient été séduits par les erreurs de Marcion. Ce dernier, ayant un jour rencontré le saint Evêque dans les rues de la cité, l'arrêta et lui demanda : *Cognoscis nos?* Me connais-tu? Sais-tu qui je suis? — Oui, répondit sur-le-champ

Polycarpe, je te connais fort bien, et je sais que tu es Marcion, le fils aîné du diable : *Cognosco primogenitum diaboli*. Ah! Cela n'est que trop vrai, combien n'y a-t-il pas aujourd'hui à Rome de ces fils de Satan, animés du désir de pervertir les âmes des imprudents, à les arracher au Pape pour les conduire à Pierre Valdus, à Luther, à Calvin, ou pour mieux dire, les arracher du sein de Jésus-Christ pour les jeter dans les bras du démon! Nous, au contraire, nous devons nous employer comme Polycarpe à faire la chasse à ces loups, ou du moins à leur enlever des dents tant de pauvres agneaux présents et futurs? Par quels moyens? En continuant non seulement les écoles du jour et du soir et l'Oratoire des jours de fêtes, qui existent déjà auprès de l'église du Sacré-Cœur de Jésus, mais en construisant le plus tôt possible l'Hospice projeté, pour en faire l'asile sûr de plusieurs centaines de pauvres enfants, les former à la vertu, les conserver à Dieu, à l'Eglise, au Vicaire de Jésus-Christ.

Ce qui est nécessaire à Rome ne l'est pas moins en d'autres lieux, spécialement en Amérique. Vous savez que chaque année plusieurs milliers d'Italiens abandonnent leur patrie et s'en vont dans ces pays lointains, poussés par le désir de se créer une condition plus aisée; ils oublient alors facilement les choses de l'âme et surtout ils oublient de s'occuper de l'âme de leurs enfants qu'ils emmènent avec eux. La négligence des parents, l'ignorance de la langue, la rareté des prêtres, sont cause qu'après quelque temps des multitudes de jeunes gens et de jeunes filles ne conservent plus de chrétien que le caractère, parce qu'il est indélébile. Dès lors plus d'école, plus de catéchisme, plus de sermons, plus de sacrements, aucune pratique de piété. Hélas! combien, pour un peu d'argent, perdent la foi, le paradis, Dieu. Là il faut des prêtres animés de l'esprit des Apôtres, avides uniquement du salut des âmes; il faut que des prêtres italiens aillent prendre soin de ces italiens, pères et fils, de ces derniers surtout, afin que soit qu'ils restent en ces régions, soit qu'ils retournent dans leur patrie, ils restent ou redeviennent chrétiens et sauvent leur âme. Voilà ce qu'il y a à faire, voilà de nouvelles causes à poser, desquelles dériveront des effets des plus consolants.

Il convient maintenant d'appeler votre attention sur une autre œuvre, de laquelle, comme d'une source intarissable, devront couler jusque dans les siècles à venir des eaux très désirables qui jailliront jusqu'à la vie éternelle. Pour que vous compreniez mieux ma pensée, ou plutôt celle de Dom Bosco, arrêtons-nous un instant à la considération suivante. Sans rechercher ici la date précise et à qui cela doit être attribué, Turin est depuis quinze cents ans une ville chrétienne. Imaginez-vous, si vous le pouvez, combien d'âmes sont montées au ciel de ce sol fortuné! Combien de petits anges de la terre à peine baptisés, ou dans les premières années de leur innocence, ont pris leur vol pour se mêler aux chœurs des Anges du Paradis! Combien de saints et de saintes inconnus, combien de fidèles de l'un et de l'autre

sexe qui, ayant conservé leur innocence ou l'ayant recouvrée par la pénitence, sont allés chaque année, chaque siècle, augmenter la multitude des bienheureux, qui ayant été vue par l'Apôtre bien-aimé, à l'origine du christianisme, lui faisait dire: J'ai vu une immense multitude que personne ne pouvait compter: *Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat*. Ce qui a été par le passé se répète encore aujourd'hui, et nous devons espérer qu'il en sera ainsi jusqu'à la fin du monde; des foules d'âmes réhabilitées dans le sang de Jésus-Christ prendront leur vol vers le Paradis. Mais si cette ville n'eût jamais reçu la visite d'un Apôtre, si un prêtre, un chrétien ne fût jamais venu y prêcher Jésus-Christ, que serait devenue cette ville? Il est facile de le concevoir: Turin serait resté et serait encore une ville idolâtre et païenne. Et alors combien de milliers d'âmes de perdues; combien d'enfants, au lieu d'être devenus des Anges du Ciel, seraient des esprits errants dans les limbes; nos pères, nous-mêmes, nos neveux, tous nos parents seraient encore assis à l'ombre de la mort, privés de la civilisation, de la charité, de la sainteté; privés de la vie bienheureuse! Au lieu de cela quel admirable et heureux résultat n'a pas produit la conversion de nos ancêtres! Oh louange et honneur à ces généreux Apôtres qui, ayant pénétré les premiers dans notre patrie, y semèrent les saintes vérités de l'Évangile, la fécondèrent de leurs sueurs et de leur sang, en firent un jardin de vertus chrétiennes et une pépinière du paradis. C'est à eux que doivent leur salut des millions d'âmes déjà sauvées, et que le devront celles qui se sauveront encore; c'est à eux que sont dues les nombreuses églises qui s'élèvent au milieu de nous et les multiples œuvres de bienfaisance dont s'honore notre cité; c'est à eux aussi que Turin doit sa réputation de ville très pieuse, de ville du Saint-Suaire, de ville du Très-Saint Sacrement, de ville de Marie, de ville modèle des villes catholiques. Et ce que je dis de Turin, on peut le dire, plus ou moins, de toutes les villes qui ont eu le bonheur de devenir chrétiennes.

Eh bien, parmi les peuples plongés encore dans la barbarie et le paganisme, il y a la Patagonie. Hélas! combien d'âmes, dans le cours de tant de siècles, se sont perdues parce qu'elles ont été privées des bienfaits de la divine Rédemption, parce qu'aucun apôtre n'a pu pénétrer et fixer son séjour dans ces régions. Mais voilà qu'a sonné l'heure du salut pour ces pauvres Patagons, pour leurs fils et leurs neveux. Ah! quelle consolation! Il me semble déjà voir dans le lointain des troupes d'anges et de belles âmes, qui du sol patagon s'élancent vers le ciel revêtues de gloire: spectacle qui ne s'était pas encore vu, mais qui se répètera désormais jusqu'à la fin des siècles.

Vous avez compris, chers Coopérateurs et Coopératrices, quelle est la grande œuvre dont je veux parler, et les effets qui s'en suivront? Devenue chrétienne avec les îles adjacentes dont l'évangélisation a été confiée aux Salésiens par le Siège apostolique, la Patagonie, avec les innom-

brables tribus qui habitent et parcourent son immense étendue, sera divisée en diocèses, en paroisses, et nous deviendrons des instruments de salut, non seulement pour les habitants actuels, mais nous arracherons à l'enfer pour les donner au ciel des milliers, des millions d'âmes dans l'avenir, faisant de la Patagonie ce que d'autres ont fait de Turin et du reste du monde catholique.

En considérant la chose à ce point de vue, il n'y a pas lieu de se plaindre de l'envoi de prêtres en Amérique, sous prétexte qu'il y a besoin de prêtres parmi nous, car chacun voit qu'en Amérique il y en a nécessité absolue. Ici, même en petit nombre, ils suffisent à conserver l'arbre de la foi planté depuis tant de siècles; mais là-bas ils manquent même de qui puisse en jeter la première semence; ici quelques prêtres suffisent à administrer le baptême aux enfants et à leur ouvrir les portes du ciel, à défaut d'eux les chrétiens laïques peuvent même le faire, mais là-bas il n'y a pas une main qui sache se servir de cette clef du paradis, pour l'ouvrir aux âmes avec le plus nécessaire des sacrements; ici quelques prêtres suffisent à instruire les enfants et les adultes, à défaut d'eux, il y a des maîtres et des maîtresses, des livres et des écoles; mais là-bas aucun de ces moyens, car l'ignorance est complète; il y a donc nécessité absolue de prêtres missionnaires qui aillent y porter la lumière de l'Évangile, la civilisation, le salut. D'ailleurs nous devons nous montrer catholiques et généreux pour les autres, comme d'autres l'ont été pour nous. Qu'en serait-il de Turin, de l'Europe, si les Apôtres, si les disciples de Jésus-Christ et les disciples formés par eux, avaient ainsi raisonné au commencement du christianisme: — L'orient est trop vaste, et nous sommes trop peu nombreux pour diriger nos pas vers l'occident? L'Europe et ses îles seraient restées dans la sombre nuit de l'erreur. — Mais les Apôtres du Seigneur ne tinrent pas un pareil raisonnement, et nos pères ont reçu le salut avec leurs enfants. Mettons-nous donc à l'œuvre, nous aussi, pour sauver la Patagonie avec une égale générosité. Ce sera agir en catholiques, ce sera agir en Apôtres. D'un autre côté, il est écrit que Dieu le Père a donné en héritage à Jésus-Christ toutes les nations; mais les nations ne seront pas l'héritage de Jésus-Christ, si elles ne le connaissent pas, si elles ne l'aiment pas, si elles ne le servent pas; et comment pourront-elles le connaître, l'aimer et le servir, si personne ne va le leur prêcher? C'est pour cela que le divin Maître lui-même dit à ses Apôtres et à leurs successeurs: — Allez par tout l'univers, prêchez l'Évangile à toutes les nations: *Euntes in mundum universum praedicate Evangelium omni creaturae*. Au lieu de nous plaindre de voir les prêtres partir comme missionnaires en Amérique, employons-nous tous à en former un grand nombre, afin qu'il y en ait suffisamment pour nous et pour les autres.

Il me semble avoir résolu la difficulté que font quelques personnes sur l'envoi des prêtres dans les missions étrangères, en s'appuyant sur leur

petit nombre; poursuivons donc, car il nous reste encore beaucoup à dire.

Jusqu'ici je vous ai exposé quelques œuvres auxquelles nous devons mettre la main, en vue des admirables résultats qui doivent en provenir; mais à qui appartient-il de donner la vie à ces œuvres, à qui appartient-il d'ouvrir la source d'où jailliront des eaux si bienfaisantes et salutaires? Quelqu'un dira: — Cela regarde Dom Bosco; cela regarde les Salésiens, et, en ce qui les concerne, cela regarde les Sœurs de Marie Auxiliatrice, qui se sont consacrées à ces œuvres; et moi je répons: — C'est vous que cela regarde, chers Coopérateurs et Coopératrices; il me sera facile de vous le démontrer. Pour fonder des maisons dans les villes les plus importantes, afin pour procurer le salut d'une si nombreuse jeunesse en danger, il faut de l'argent; il faut encore de l'argent pour nourrir, chauffer et vêtir les enfants pauvres et abandonnés, pour leur fournir une carrière, soit par l'étude, soit en leur faisant apprendre un métier; il faut de l'argent pour former des prêtres pour la direction, pour l'instruction, pour prêcher et confesser; il en faut pour recueillir un grand nombre d'enfants pauvres, afin de choisir parmi eux les meilleurs, pour les diriger vers la carrière ecclésiastique et les missions; pour les pourvoir de maîtres, de classes, de livres et enfin leur donner tout ce dont ils ont besoin. S'il s'agit de missionnaires pour la Patagonie, il faut de l'argent pour le voyage, il leur en faut pour ne pas manquer du nécessaire dans ces terres inhospitalières où tout fait défaut, parce que le commerce, est nul, et où l'on doit, par conséquent, se pourvoir de tout, quelquefois même d'eau pour étancher sa soif; il faut de l'argent pour élever des hospices, bâtir des églises, venir au secours des malheureux et le reste. Or, D. Bosco, les Salésiens et leurs Sœurs sont animés du désir de travailler, ils se donnent tout entiers, mais ils n'ont pas d'argent.

Et puisque l'occasion s'en présente, il sera bon que je vous prémunisse contre un préjugé qui s'est déjà fait jour dans l'imagination de quelques uns. A force d'entendre dire que beaucoup de ceux qui sont allés en Amérique sont devenus riches, et que chaque année beaucoup d'autres s'y rendent dans le but de faire fortune, ils sont tentés de se persuader que les Salésiens peuvent aussi y gagner de l'argent, non seulement pour subvenir à leurs propres dépenses, mais encore pour pouvoir envoyer de l'argent en Italie. Rien n'est plus faux, mes chers auditeurs. Pour s'enrichir, il ne faut pas aller en Amérique dans le dessein de gagner des âmes, car celui qui s'y rend dans ce but, bien loin de gagner de l'argent, doit s'attendre à en dépenser. Que les Salésiens soient allés si loin à la recherche des âmes à sauver, c'est ce que prouvent les hospices de charité remplis d'enfants qu'il faut entretenir; c'est ce que prouvent les églises bâties pour rassembler les fidèles en la présence de Dieu; c'est ce que prouvent encore les voyages par terre et par mer, à la recherche de sauvages à instruire, à baptiser, à civiliser. Comme vous le savez, les

marchandises coûtent là horriblement cher, c'est pourquoi lors des divers départs de missionnaires pour l'Amérique, nous avons dû les pourvoir de vêtements, de drap, de linge, d'ornements sacrés et d'autres objets indispensables, et cela non seulement pour le moment du départ, mais encore pour la suite et pour plus de 100 personnes. Eh bien, voulez-vous que je vous le dise? Depuis 10 ans que nos confrères sont partis, ils n'ont pu payer les premières dépenses faites pour eux. Si la charité des Coopérateurs et des Coopératrices n'était venue en aide à Dom Bosco, les factures montant à plusieurs centaines de mille francs seraient encore à payer, et si cette charité ne continuait à nous secourir, nous serions obligés de laisser manquer du nécessaire nos confrères qui exposent leur vie pour Dieu et le salut des âmes. Non, les Salésiens ne peuvent se créer des ressources en Amérique, c'est à peine si, dans les villes déjà chrétiennes et civilisées, ils peuvent obtenir de quoi subvenir à l'entretien des enfants recueillis. D'où il suit que nous devons pourvoir à toute la dépense de la mission de Patagonie, qui suffirait à elle seule à épuiser les finances d'un royaume.

Je le répète donc: à qui incombe de soutenir des œuvres si belles, si profitables aux âmes, à la jeunesse, à l'Eglise, à la société civile? Est-ce à Dom Bosco? Oui, Dom Bosco s'y est employé et s'y emploie encore autant que possible: il y a employé son esprit qui, en des temps si malheureux et si mauvais, a su concevoir le dessein d'œuvres qui auraient effrayé l'imagination d'hommes puissants par le génie et les talents; il y a mis son grand cœur par lequel il a vaincu des difficultés jugées insurmontables, et exécuté le plan de sa charité et de son zèle à la stupeur du monde sacré et profane; il y a dépensé sa vie tout entière car vous le voyez, ses forces sont désormais usées et languissantes. Il y emploie cependant encore tous ses soins et ses sollicitudes; mais désormais il est obligé de compter avec les incommodités physiques qui l'arrêtent en chemin, et comme autrefois il allait au devant de la charité, c'est à elle maintenant de venir au devant de lui.

Je vous demande encore: qui doit mettre la main aux œuvres dont nous parlons? Sans doute les Salésiens doivent s'y employer et ils n'y manquent pas; le monde des deux hémisphères en est témoin. Chaque Salésien s'écrie, comme saint Martin, Evêque de Tours, au moment de sa mort: *Domine, non recuso laborem.*

En effet, les Salésiens font leur part, en consacrant leur jeunesse à l'éducation des enfants, soit dans les écoles, soit dans les ateliers, soit dans les Oratoires des jours de fêtes, et cela sans espoir d'aucune récompense humaine, au milieu des ennuis et des peines de toutes sortes, heureux pourtant de prodiguer jusqu'à leur propre vie au bénéfice d'autres enfants, comme jadis Dom Bosco et ses premiers collaborateurs l'ont prodiguée pour eux. Les Salésiens s'emploient à ces œuvres, comme le prouvent les sacrifices qu'ont faits plus de cent d'entre eux, en abandonnant leur

patrie, leurs parents, leurs amis, pour se rendre au milieu de peuples inconnus, dans la République Argentine, dans l'Uruguay, au Brésil, au milieu de tribus sauvages, prêts à tout souffrir, et même à donner leur vie, pour l'amour de Jésus-Christ et des âmes qu'il a rachetées. Pour commencer l'œuvre de la conversion de la Patagonie, ils se sont exposés aux périls d'une mer en fureur, ayant été pendant trois jours et trois nuits entre la vie et la mort, sur le point de se voir couler à fond, et ils considérèrent comme une grande grâce, comme un miracle, d'avoir pu rentrer au port. Mais comme si cette tentative malheureuse n'eût été qu'un jeu pour eux, ils firent un second essai l'année suivante, non plus par eau, mais par terre, par des voies inexploitées, à travers des déserts sans limites, où s'étaient égarés, ils durent errer dans l'incertitude, en danger de mourir de faim et de soif, jusqu'à ce que le soir du 23 mai 1879, ayant retrouvé leur chemin, ils arrivèrent au but de leur voyage le lendemain, fête de Marie Auxiliatrice, qui s'étant montrée leur défense, leur guide, leur mère. Depuis lors, nos chers Missionnaires n'ont pas failli à leur tâche, et guidés aujourd'hui par un évêque salésien, leur confrère, leur chef, leur modèle, ils portent leurs tentes plus avant dans ces pays, heureux de gagner à Jésus-Christ et à l'Eglise les sauvages qu'ils rencontrent. Ce que font les Salésiens, les Sœurs de Marie Auxiliatrice le font également, proportion gardée, en Europe et en Amérique.

Mais tout cela suffira-t-il? Non. Ni D. Bosco, ni les Salésiens, ni leurs Sœurs ne peuvent soutenir par eux-mêmes les œuvres fondées, et moins encore en fonder de nouvelles sans votre concours, chers Coopérateurs et Coopératrices; il y a plus, le jour où votre charité se ralentirait ou cesserait complètement, nos œuvres commenceraient à diminuer puis elles finiraient par périr.

Dieu, qui dans sa bonté a voulu se servir de Dom Bosco et de sa pieuse Société pour faire du bien dans le monde, ne l'a jamais abandonné à lui-même, il l'a de tout temps entouré de bienfaiteurs. En 1845, sous le Pontificat du Pape Grégoire XVI, il en comptait déjà 50 des plus insignes, et leur obtenait les faveurs spirituelles de Souverain Pontife. Les 50 sont bientôt devenus 500, puis 5000, et ce nombre s'étant encore multiplié a donné origine à la pieuse Union des Coopérateurs et Coopératrices, à laquelle vous appartenez; elle est répandue dans un grand nombre de pays, favorisée de la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ et protégée de Dieu. Et c'est ainsi que la divine Providence assigne aux Coopérateurs et Coopératrices une mission glorieuse; celle d'être le soutien matériel de Dom Bosco et des Salésiens, l'appui de leurs œuvres, l'instrument de salut pour des milliers d'enfants, les associés de l'évangélisation de la Patagonie. Gardez-vous donc de faillir à votre belle mission, Dieu saura vous en récompenser magnifiquement.

(à suivre).

PATAGONIE.

Carmen de Patogones, 12 novembre 1885.

CHER MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Le 4 novembre au matin, monseigneur Cagliero partit avec l'infatigable dom Milanese et Zanchetta pour visiter plusieurs colonies à quelques lieues de Patogones. Le gouverneur, le général Winter, eut l'amabilité d'envoyer un soldat pour lui servir de guide et, en même temps, il donna ordre aux commandants des divers postes de protéger l'Évêque dans sa mission, qui durera quinze à vingt jours.

Pendant la journée il fait une chaleur excessive, et, dans toute la plaine jusqu'aux Cordillères, on ne rencontre pas un arbre de deux mètres de hauteur.

Malgré toutes les incommodités, les fatigues et les privations, Monseigneur continue à jouir d'une excellente santé. Rendons-en grâce à Dieu!

Je me garderai bien de passer sous silence un plaisant épisode arrivé il y a une vingtaine de jours. Au moment où nous finissions de dîner, notre Zanchetta disparaît du réfectoire; c'est un amateur passionné de chevaux. Mais voici que dix minutes après, un surveillant vient nous annoncer en riant que le domestique de Monseigneur est en prison. Cette nouvelle qui, en toute autre circonstance, nous aurait grandement attristés, excita, au contraire, une hilarité générale. Les enfants eux-mêmes riaient de tout cœur. Voici le fait.

Zanchetta était sorti du réfectoire pour faire un peu d'exercice à cheval sans témoins importants. Mais, entendant le bruit des enfants, il pensa qu'il était mieux de sortir de la cour, et, ainsi équipé, la tête nue, il poussa le cheval dehors, sans selle ni couverture, et s'élança au galop à travers la vaste place qui fait face à l'église.

Mais, fatale rencontre! L'un des gardes ou surveillants l'ayant aperçu en cet équipage, ayant peine à se tenir sur les arçons, le prit pour un de ces fameux indiens voleurs de chevaux, en état d'ébriété, et, s'élançant sur lui avec son cheval, il lui intima l'ordre de se constituer prisonnier.

Pauvre Zanchetta! Ceux qui l'ont vu en ce moment disent qu'il devint pâle, pâle comme un linge, et, sans ouvrir la bouche, il se disposa à obéir. Mais là était la difficulté! Le cheval ne se reconnaissant aucun tort, et sachant fort bien qu'il avait encore à terminer son frugal repas, refusait de se rendre aux exhortations de son cavalier; il résistait et se cabrait, ne voulant à aucun prix aller en prison. Force fut au cavalier de descendre et de le prendre amicalement par la bride, en le priant de le suivre de bonne amitié. Le cheval se montra de bonne composition! Il le suivit et resta en prison environ une demi-heure. Cependant on envoya une personne trouver le commissaire; celui-ci ayant appris que le cavalier était aussi innocent que sa monture,

les remit tous les deux en liberté, non sans avertir Zanchetta que la loi interdit de courir au galop dans les lieux habités. Zanchetta et le cheval rentrèrent donc dans leurs foyers respectifs, et furent accueillis à leur retour au son de la musique. Cependant Zanchetta ne se fit pas moins honneur que le cheval en prison, car, dit-il lui-même, c'était précisément l'heure du repas, et il voulut avoir aussi sa portion de viande qu'il mangea avec appétit, bien qu'il n'eût fini de dîner qu'une demi-heure auparavant.

Tel est le courage que verse dans les cœurs la conscience de sa propre innocence! Pourtant, après cet exploit, son ardeur pour l'équitation se calma quelque peu, et maintenant, lorsqu'il est question de sortir à cheval, il a soin de recommander à ses compagnons de ne pas prendre le galop, sinon... Quant à lui il tient les rênes bien tendues et reste ferme sur les étriers, dans une attitude de triomphateur.

2 décembre 1885.

Monseigneur est de retour parmi nous en bonne santé, assez content de sa première tournée apostolique. Il est rentré le matin du 30 novembre, jour de la fête de St. André.

Il peut se convaincre chaque jour davantage, et nous avec lui, de cette vérité que pour pouvoir faire quelque bien au milieu de ces pauvres tribus, le Missionnaire doit être pourvu de moyens matériels suffisants.

C'est affaire à lui de supporter les embarras de toutes sortes, les fatigues, la faim, la soif et bien autre chose encore, mais s'il n'a pas de bons chevaux, s'il manque de guides, si les ornements sacrés lui font défaut, s'il ne peut porter avec lui et distribuer dans les familles quelque petit tableau, des images, des chapelets, des médailles; s'il n'a pas un livre de prière ou de bonne lecture à laisser pour continuer son œuvre après son départ, quel bien peut-il faire? Or, nous sommes presque complètement dépourvus de toutes ces choses, qui coûtent horriblement cher ici, et nous ne savons où nous adresser, étant chargés et même surchargés de dettes.

Une seule chose nous anime dans nos travaux, c'est notre espérance en la divine Providence et en Celle à laquelle nous sommes si heureux de donner le doux nom de Mère. Oui, nous espérons que le Seigneur, comme il l'a toujours fait, inspirera à un certain nombre de nos Coopérateurs et de nos Coopératrices de venir au secours de ces Missions.

Les Missionnaires ont déjà beaucoup fait en peu de temps, au moyen des secours que leur ont procurés d'excellents Coopérateurs, et nous nous promettons de faire beaucoup plus encore pendant cette année qui va commencer. Monseigneur a de grands projets, et de temps en temps il en dit un mot; mais il ajoute aussitôt: attendons le moment de la Providence.

Dom Fagnano fait ses préparatifs de départ. En janvier ou février il partira de Buenos-Ayres pour Punta-Arenas, et de là pour les Malouines.

Que fera-t-il dans ces régions? Comment pourra-t-il établir sa Préfecture Apostolique? Que pourrions-nous lui donner, nous qui ne savons comment sortir de nos propres embarras? La Providence y pourvoira.

Je ne vous parle pas du besoin de personnel! Pour que la moisson soit très-abondante, le nombre des moissonneurs est trop restreint, leurs forces ne répondent pas aux exigences du travail, et leur nombre diminue. Employez-vous, cher monsieur le Directeur, à allumer parmi nos chers jeunes gens de l'Oratoire une étincelle d'amour pour leurs compagnons, qui attendent qu'une main amie vienne les aider à conduire ces peuples dans le chemin de la vérité et de la vie.

4 décembre 1885.

Dom Milanésio est parti hier soir à 5 h. 1/2 avec dom Panaro et l'aspirant Forcina pour une nouvelle mission de trois ou quatre mois, en remontant le Rio Negro, à Rosa, Neuquem, Limay et Malbarco, jusqu'aux Cordillères, où ils arriveront dans un mois environ, après avoir parcouru plus de 300 lieues. Après la retraite qu'il doit donner à Buenos-Ayres, Monseigneur a le projet d'aller les rejoindre pour voir s'il y aurait moyen de former à Malbarco un centre ou une résidence. Là se verra l'église dédiée au Très-Saint Sacrement, selon la pieuse intention d'une insigne bienfaitrice.

Prions pour nos généreux confrères, afin que rien ne leur arrive de fâcheux, mais qu'ils puissent, au contraire, faire un peu de bien dans ces pauvres colonies. L'on peut dire maintenant que nos Missions sont ouvertes officiellement et canoniquement.

21 décembre 1885.

Le 8 décembre fut un des plus beaux jours pour notre Mission. Monseigneur avait prêché le triduum en préparation à la fête de l'Immaculée Conception.

La nouvelle église, bien que n'étant pas encore terminée, était magnifiquement ornée de tapisseries, et la belle statue de Marie Immaculée, don du pieux et illustre M. de Farcy de Rennes, était placée sur un trône majestueux splendidement illuminé.

La veille de la fête nous travaillâmes tous à préparer les chants et des morceaux d'harmonie, et les confesseurs à disposer les âmes à recevoir le Pain des Anges. Monseigneur confessa presque toute la matinée et l'après midi. Dès le matin de la fête, nos trois cloches lançaient dans les airs leurs notes harmonieuses, et versaient une sainte allégresse dans les cœurs dévoués à la Vierge Immaculée. Il y eut encore de nombreuses confessions pendant la matinée, et Monseigneur sortit à 8 heures du confessionnal pour célébrer la Messe de Communion générale.

Quel beau spectacle! Notre modeste église regorgeait de fidèles. Tous les enfants de notre hospice et du collège étaient réunis dans une

chapelle latérale qui sert aussi de sacristie, et les enfants de Marie vêtues de blanc et de bleu entouraient en grand nombre le trône de leur Mère Immaculée. Parmi elles on en distinguait une vingtaine de la première Communion, dont le front était ceint d'une belle couronne de fleurs. C'étaient les Anges de la terre qui rivalisaient avec les anges du ciel pour faire un cortège d'honneur à leur commune Mère et Reine. Le peuple remplissait le reste de la nef, contemplant avec émotion ce spectacle de dévotion nouveau pour lui.

La Messe fut suivie d'une chaude allocution de Monseigneur, dont le visage laissait deviner la satisfaction et la joie intérieure qu'il éprouvait en voyant une si belle et si nombreuse communion d'âmes simples et pures.

Parmi les premières communiantes, on remarquait une fillette ayant un peu plus de 7 ans et demi.

Un jour que Monseigneur visitait les classes et parlait aux élèves de la divine Eucharistie, cette enfant manifesta un vif désir de faire aussi sa première communion avec ses compagnes. Monseigneur lui dit en souriant : — Ah ! ma chère petite, tu es encore trop jeune ; il faut attendre que les cerises soient mûres. — La chose en resta là et, naturellement, personne n'y pensait plus ; mais dans le jeune cœur de notre chère petite il en était tout autrement. Voici qu'à la grande surprise de tous, l'avant-veille de la fête, elle apporte à la mère supérieure deux belles cerises fraîchement cueillies, en lui disant : — Montrez-les à Monseigneur, pour qu'il voie qu'elles sont mûres et qu'il me laisse maintenant faire la sainte Communion... — La parole était donnée, la condition accomplie... Comment faire ? On lui fit subir un examen qui prouva qu'elle était plus que suffisamment instruite et préparée ; elle fut donc admise à faire sa première Communion avec ses jeunes compagnes. Quelle sainte simplicité ! Comme l'aimable Jésus dut se trouver bien dans cette âme candide et innocente.

Ces solennités sont un puissant stimulant du sentiment religieux dans cette population, et elles donnent aux néophytes une haute idée de notre sainte Foi qui, à mesure qu'elle nous soulève davantage vers le ciel, nous détache de plus en plus de cette misérable terre !

21 décembre 1885.

Hier et les deux jours précédents nous avons essuyé une tempête terrible ! Si vous aviez vu les vagues du Rio ! Il semblait une mer en fureur... il s'y ajouta 14 trombes de terre. A Viedma l'une d'elles emporta une maison de campagne ! Quel spectacle ! La pluie torrentielle poussée par les tourbillons délayait les murailles de boue des maisons, et nous avons à déplorer à Carmen la chute de neuf de celles-ci. Deux des murs de notre cour ont été renversés sur une longueur de plus de 10 mètres, et tout l'enduit de la façade extérieure de la maison a été enlevé. A Viedma la cour a été inondée, au point qu'on eut

pu la parcourir en canot. Les deux clochers des églises ont été un peu endommagés, de sorte qu'il nous faudra faire de nouvelles réparations et de nouvelles dépenses. Personne ne se souvient d'avoir vu depuis 15 ans une aussi furieuse et aussi longue tempête. Trois jours et trois nuits ! Toutefois il n'y eut, par bonheur, aucunes victimes humaines. Aujourd'hui le temps est splendide et calme, au point qu'il nous semble être en Italie. Je termine ici mon journal, car le courrier va partir.

Monseigneur envoie ses saluts affectueux à notre cher père Dom Bosco, à dom Rua, à tous nos confrères et aux jeunes gens.

Votre bien-aimé dans le Seigneur

Abbé ANTOINE RICCARDI.

DIX MILLE POUR UN.

Ménilmontant, 4 mars 1886.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Notre-Dame Auxiliatrice continue à répandre ses faveurs et ses bénédictions sur les personnes qui veulent bien venir en aide à notre établissement naissant ; de nouveaux faits consolants en sont la preuve.

Il y a quelques jours, une de nos plus généreuses Coopératrices de Paris nous apportait son offrande, en nous exprimant toute sa reconnaissance et sa pleine confiance dans la prière de nos pauvres enfants.

Nous avons reçu son aumône avec une grande satisfaction, mais le récit suivant qu'elle voulut bien nous faire émut et réjouit encore davantage notre cœur, et j'ai pensé faire une chose agréable à vos lecteurs en leur communiquant le fait dont il s'agit.

Cette dame avait avec elle son jeune enfant. — A peine m'eut-il aperçu que la joie rayonna sur son visage, et il me remit avec un empressement marqué une pièce de un franc, qu'il tenait soigneusement enveloppée dans sa petite main. En voici l'histoire :

René, qui a 4 ans, a commencé il y a un mois ses... études ! Sa mère, pour encourager ses premiers efforts, les récompense par des bons points qui ont chacun la valeur d'un centime. Il est convenu que l'enfant fera de ses petits gains l'usage que bon lui semblera.

Or, René avait ainsi gagné 100 bons points, et il s'agissait de savoir quelle destination l'enfant donnerait à ses 20 sous ; grande était la curiosité dans toute la maison, car c'était la première somme dont il avait la disposition.

Papa, maman, frères et sœurs l'entouraient et lui proposaient à l'envi mille convoitises : l'un vantait les charmes du théâtre de Guignol ; celui-ci opinait pour les agréments d'une promenade dans les gracieux véhicules traînés par les ché-

vres blanches des Champs-Élysées ; celui-là, plus positif, conseillait une provision de bonbons comme devant procurer un plaisir plus durable...

Non, dit tout-à-coup l'enfant, écartant toutes ces idées tentatrices, non, mes premiers 20 sous seront pour le bon Dieu.

Et pourquoi ? s'écria tout ce monde, surpris.

— Parceque le bon Dieu me rendra dix mille pour un.

— Ce fut un éclat de rire général. — Mais comment feras-tu pour donner tes 20 sous au bon Dieu ?

— Ah ! voilà, reprit René : vois-tu, papa, je connais, moi, un curé, mais un curé qui n'est pas comme les autres, celui-là, c'est un Père. — Toi, papa, tu as 4 enfants, mais lui il en a beaucoup, beaucoup. Je donnerai mes 20 sous au Père pour ses enfants de Ménilmontant ; ils sont si pauvres... ils sont si gentils...

Les bons parents ne riaient plus, mais ils pleuraient d'attendrissement, de bonheur.

Et, vous le dirai-je, je n'ai pu écouter ce récit sans sentir les larmes me venir aux yeux, et c'est de tout cœur que j'ai prié le bon Dieu de récompenser de ses faveurs divines ce cher enfant, et de multiplier à raison de dix mille pour un les 20 sous du petit René.

Veuillez agréer etc.

Abbé Ch. BELLAMY.

A PROPOS DU JUBILÉ — " EXCELLENTE IDÉE. "

Tous nos Coopérateurs savent que Notre T-Saint Père le Pape, tout en laissant à chacun la liberté de choisir n'importe quelle bonne œuvre pour l'application de l'aumône du Jubilé, recommande toutefois les Ecoles chrétiennes et les Séminaires, comme étant des œuvres éminemment utiles au bien de l'Eglise et de la société civile. Or, certains de nos Coopérateurs nous ont déjà adressé leurs offrandes, trouvant, à bon droit, que notre œuvre répondait parfaitement aux deux intentions déterminées par le Saint Père ; puisqu'elle a pour double but d'élever chrétiennement la jeunesse et de favoriser les vocations en danger de se perdre, et cela d'une manière d'autant plus utile à la société civile, qu'elle s'adresse à de pauvres enfants qui, abandonnés à leur triste sort, en deviendraient les pires ennemis.

Il nous a semblé que c'était là une heureuse idée, digne d'être proposée à l'imitation de nos bien aimés Coopérateurs.

VARIÉTÉS

Que nous serions heureux si nous méritions d'avoir part aux saintes intercessions de Saint Joseph ; car rien ne lui sera refusé, ni de Notre Dame, ni de son glorieux Fils.

(S. François de Sales).

Pensez que dans peu votre corps sera dans le tombeau, votre âme devant le souverain juge, et votre sort dans l'éternité.

BIBLIOGRAPHIE

Se vend au profit de l'œuvre de Dom Bosco à Paris :

LA BONNE NOUVELLE

de Notre-Seigneur Jésus Christ.

Trois tomes en 5 magnifiques volumes de 5 à 600 pages chacun. — Chez Bray et Retaux, éditeurs, 82 rue Bonaparte à Paris. — Se trouve aussi rue Boyer, 28, Ménilmontant, Paris.

Cet ouvrage, apprécié par les autorités les plus compétentes et revêtu de l'approbation explicite de Mgr. l'Archevêque de Rennes, peut remplacer en quelque manière et suppléer aux bibliothèques si difficiles à consulter avec fruit. C'est une véritable somme THÉOLOGIQUE et PHILOSOPHIQUE, car toutes les questions de cette nature y sont traitées et résolues avec clarté.

Deux tables aident singulièrement à se servir de ce véritable trésor. *La bonne nouvelle*, nous l'affirmons, facilitera notablement aux prêtres le travail que nécessite le ministère de la prédication.

Nous la considérons comme quasi indispensable aux maisons religieuses, étant éminemment propre à donner aux âmes « cet aliment très nourrissant et très agréable à la piété » dont elles ont plus particulièrement le pieux désir et le besoin. Pour les pieux laïques ayant eu le bonheur de « l'éducation chrétienne, » ce livre ne saurait être lu sans un grand fruit et, nous pouvons l'assurer, sa lecture ne tarde point à présenter pour tous l'attrait le plus profond, le plus saisissant. *On ne s'en détache pas sans peine.*

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

pendant l'année 1885.

- 74 Gioan M. le Ch^{no} — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 75 de Giorgi M. Isidore — Paris (Seine).
- 76 Giraud M. Marius — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 77 Giuge M. l'Abbé, Curé — St. Etienne-aux Monts (Alpes M^{nes}).
- 78 Goezez M. Philippe — Paris (Seine).
- 79 Gouraud M. le Ch^{no}, Vic. Gén. — Luçon (Vendée).
- 80 Gribauval M. l'Abbé — Boisrault (Somme).
- 81 Gueit-Delbazo M^{me} V^{ve} — Bandol (Var).
- 82 Guérin M^{me} V^{ve} Amélie — Lyon (Rhône).
- 83 Guérin M^{lle} Marie — Marseille (B^{es} du Rhône).
- 84 Gueyrrar M^{lle} — Brignoles (Var).
- 85 Guillone M. Victor — Croisic (Loire Inf^{re}).
- 86 Harmel M. Ernest — Val des Bois (Marne).
- 87 Jacquelin M^{me} Marie — Montoire (Loir-et-Cher).

- 88 Jeaudon M. — *Ste Foy la Grande (Gironde)*.
 89 Jouenne M^{elle} Malvina — *Cannes (Alpes M^{mes})*.
 90 Jouffray M^{elle} Louise — *Feneu (Maine et Loire)*.
 91 Jourdain M^{me} Louise — *Oulx (Italie)*.
 92 Lapendrie M. l'Abbé, Curé — *Montluçon (Allier)*.
 93 Lamoureux Mgr. — *Angers (Maine et Loire)*.
 94 Laubet M. — *Auxerre (Yonne)*.
 95 Lauzier M. — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
 96 Le Couvreur M. le Ch^{ne} — *Bayeux (Calvados)*.
 97 Lefebvre M. Ferdinand — *Lille (Nord)*.
 98 Lefebvre M. Henri — *Lille (Nord)*.
 99 Le Maignan de la Verrie M^{elle} Marguerite — *L'Hopitau (Loire Inf^{re})*.
 100 Lenvers M. l'Abbé, Curé — *Cons S^{te} Co. lombe (Savoie)*.
 101 Le Sérurier M. — *Paris (Seine)*.
 102 de Londonderry M^{me} la M^{iso} — *Londres (Angleterre)*.
 103 Lousseure M^{elle} Elisabeth — *Nice (Alpes M^{mes})*.
 104 de Luigné M^{me} — *Chau de Luigné (Mayenne)*.
 105 Mahé M. l'Abbé, Recteur — *St. Pierre Quiberon (Morbihan)*.
 106 Mahé M^{elle} Madeleine — *Croisic (Loire Inf^{re})*.
 107 Maille M. le Ch^{ne} — *Brignoles (Var)*.
 108 Maison M^{me} la C^{tesse} — *Paris (Seine)*.
 109 Mari M. François — *Paris (Seine)*.
 110 Mazeau M^{me} V^{ve} René — *Nantes (Loire Inf^{re})*.
 111 Mérentier M. — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
 112 de Milhau M^{me} la V^{tesse} Henri — *Paris (Seine)*.
 113 Monnot M. Paul — *Chatou (Seine et Oise)*.
 114 Mouttet M^{me} — *Aix (B^{es} du Rhône)*.
 115 Noirot M^{elle} — *Mâcon (Saône et Loire)*.
 116 Notin M. le Ch^{ne}, Curé-Doyen — *Orléans (Loiret)*.
 117 Olivari M. l'Abbé, Curé — *Roussillon (Alpes M^{mes})*.
 118 d'Ortignes M^{elle} — *Cavaillon (Vaucluse)*.
 119 Paploré M. le Ch^{ne}, Curé — *Rouen (Seine Inf^{re})*.
 120 de Partouneaux M. le B^{on} — *Menton (Alpes M^{mes})*.
 121 Patry M. l'Abbé — *Versailles (Seine et Oise)*.
 122 Pêchetau M. le Ch^{ne} — *Chartres (Eure et Loire)*.
 123 de Pélacot M^{me} la C^{tesse} — *St. Flour (Cantal)*.
 124 Pereira de Paiva M^{me} Aurelia — *Londres (Angleterre)*.
 125 Pichaud M^{elle} Claire — *Toulon (Var)*.
 126 Pierrugues M^{me} V^{ve} — *Collobrières (Var)*.
 127 Pinon M. le C^{te} Arsène Théodore — *Chau de la Forêt (Eure et Loir)*.
 130 Ponge M. l'Abbé, Ch^{ne} — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
 131 Porliod M. Constant — *Saint Barthélemy sur-Nus (Italie)*.
 132 Portal M^{me} Elisa — *Draguignan (Var)*.
 133 Postel Mgr. Victor — *Nice (Alpes M^{mes})*.

- 134 Ravel M^{elle} Marie — *Pierrefeu (Var)*.
 135 Rémy de Campeau M. Edmond — *Douai (Nord)*.
 136 Ressayre M. — *Paris (Seine)*.
 137 Reynier M. l'Abbé Ferdinand — *Hyères (Var)*.
 138 de Rocourt de Ruitz M^{me} — *Paris (Seine)*.
 139 Rondin M^{elle} Eugénie — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
 128 Plantaz M. l'Abbé, Curé — *Seyssel (Haute Savoie)*.
 129 Polleux M. l'Abbé, Curé — *Rouen (Seine Inf^{re})*.
 140 Rosset M^{me} Sophie — *Quart (Italie)*.
 141 Roulleau M. l'Abbé, Curé — *Cusset (Allier)*.
 142 Roure M^{me} — *Cuers (Var)*.
 143 Rulland M. le Ch^{ne} — *La Roche (H^e Savoie)*.
 144 Santot M^{me} V^{ve} — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
 145 Sardou M^{elle} Julie — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
 146 Sarraill M. l'Abbé, Curé — *Portets (Gironde)*.
 147 Saunier M. — *Voreppe (Isère)*.
 148 Savigny M^{me} Orléans (Loiret).
 149 Smith M^{elle} Jessy — *Dunfermlin (Ecosse)*.
 150 Taconet M^{me} — *St. Cloud (Seine et Oise)*.
 151 Teisseire M. Charles — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
 152 Ternaux M. — *Paris (Seine)*.
 153 Terris Mgr. Ferdinand, Evêque — *Fréjus (Var)*.
 154 Thomas M. le Ch^{ne} — *Langres (H^e Marne)*.
 155 Tollon M^{me} — *Marseille (B^{es} du Rhône)*.
 156 Tulasne M. Edmond — *Hyères (Var)*.
 157 de Turenne M^{me} la M^{ise} — *Paris (Seine)*.
 158 Vassonay M^{me} Madeleine — *Champorcher (Italie)*.
 159 de Vaussay M^{me} la C^{tesse} Maurice — *Versailles (Seine et Oise)*.
 160 Zelaco M^{me} V^{ve} Adélaïde — *Toulon (Var)*.

NOMS DONNÉS APRÈS CONFECTION DE LA LISTE.

- 161 Bonaventure Frère — *couvent de Faucon (Basses-Alpes)*.
 162 Gouillet M^{elle} Anna — *La Guerche-de-Bretagne (Ile-et-Vilaine)*.
 163 Heude M^r François — *Vitré (Ile-et-Vilaine)*.
 164 Heude M^{elle} Félicité — *Vitré (Ile-et-Vilaine)*.
 165 Heude M^{elle} Jeanne Marie — *Vitré (Ile-et-Vilaine)*.
 166 Saint-Alix M^{elle} — *Vitré (Ile-et-Vilaine)*.
 167 Robe M^{me} Joséphine — *Vitré (Ile-et-Vilaine)*.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique — Gérant JOSEPH FERRAËL.